

Django

Le temps du gitan

Denis Desjardins

Number 310, October 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86623ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desjardins, D. (2017). Review of [Django : le temps du gitan]. *Séquences : la revue de cinéma*, (310), 17–17.

Django

Le temps du gitan

Vous en avez un peu marre des biopics? Après Gainsbourg, Piaf, Florence Foster Jenkins, Dalida, Françoise Sagan, Yves Saint-Laurent, le duo Zola / Cézanne et combien d'autres, on se demande bien quels seront les prochains sujets abordés.

DENIS DESJARDINS

Django Reinhardt s'avère certainement un très bon choix; toutefois le réalisateur Étienne Comar, inspiré par une biographie récente signée Alexis Salatko, s'est concentré sur un épisode plutôt restreint quoique hautement significatif de la vie du célèbre guitariste manouche. En 1942, en pleine Occupation, Django est au sommet de sa gloire et remplit la salle des Folies Bergère à Paris. Pourtant le musicien n'est pas toujours ponctuel et préfère parfois boire un verre en faisant attendre son public. Cette insouciance relative s'étend à son regard sur la situation politique. Django Reinhardt se veut un homme libre, peu au fait des déboires du peuple gitan dont il est issu, et qui est menacé par l'occupant nazi au même titre que les Juifs. Illettré, Reinhardt n'est pas du genre à suivre l'actualité dans les journaux ou même à la radio. Peu à peu, toutefois, la réalité va le rattraper et c'est là, croyons-nous, le thème principal du film: la prise de conscience d'un grand artiste qui, et c'est souvent le cas, vivait en quelque sorte dans une bulle de verre. Le film s'ouvre justement sur le massacre par les nazis d'un groupe de romanichels jouant de la musique dans un sous-bois. Quand Django apprend la tragédie, ce sera le premier d'une série d'événements qui vont raffermir chez lui l'idée de s'enfuir. Car quoique prisé par nombre d'officiers pour la maîtrise de son art «dégénéré», le musicien n'est pas à l'abri du danger; ainsi prend-il un certain temps avant de comprendre qu'il doit refuser une tournée en Allemagne qu'on lui offre sur un plateau d'argent. Avec sa femme et sa mère, il gagne la frontière suisse qu'il ne traversera qu'après de nombreux risques (ce qui nous vaudra quelques plans qui rappellent la finale de la Grande Illusion de Jean Renoir).

Chose prévisible, *Django* fait la part belle à la musique. Elle culmine lors de la scène la plus forte, celle où Django et ses acolytes doivent jouer lors d'une soirée mondaine tenue par les envahisseurs nazis à Thonon-les-Bains, faisant ainsi diversion à des fuyards qui en profitent pour traverser le lac Léman vers la Suisse. Malgré les avertissements d'un officier allemand, les musiciens se détachent en douce des ritournelles naïves pour d'une certaine manière «brasser la cage». Séquence musicale explosive qui devient une synthèse de l'évolution musicale de Django Reinhardt, qui amorça sa carrière en accompagnant des joueurs de valse musette avant de découvrir le jazz et de développer son propre style. Un pari difficile était de donner l'impression que l'acteur jouant le rôle-titre maîtrisait la guitare, ce qui n'est pas vraiment le cas. On se souvient, par exemple, de certains reproches formulés à l'égard d'Alain Corneau au sujet du film *Tous les matins du monde*, où des observateurs aguerris avaient noté que la gestuelle des acteurs trahissait



Faire la part belle à la musique

leur méconnaissance de la viole de gambe. Ici il semble que le problème se pose moins, grâce à une minutieuse préparation de l'acteur principal, mais aussi par la juxtaposition contrôlée de gros plans de mains appartenant à un véritable guitariste.

Difficile par ailleurs de juger si l'incarnation de Django par Reda Kateb est juste, les documents concernant le modèle étant plutôt rares, et l'aide apportée à la reconstitution par le petit-fils de Reinhardt, né 30 ans après la disparition de l'artiste, ne garantissant rien; voyons-le plutôt comme une réinterprétation nuancée et plausible de Django. Le film quant à lui tient le rythme mais ne nous passionne pas vraiment, malgré plusieurs inventions scénaristiques au service d'une inévitable dramatisation. Il faut dire qu'Étienne Comar, après 20 années comme producteur, aborde pour la première fois la réalisation. L'épilogue réussit tout de même à nous surprendre, puisqu'on y voit un Django sans guitare, la guerre terminée, diriger son «Requiem pour les enfants tziganes», œuvre singulière dont il ne resterait, semble-t-il, que quelques extraits.

■ **Origine:** France – **Année:** 2017 – **Durée:** 117 minutes – **Réal.:** Étienne Comar – **Scén.:** Étienne Comar, Alexis Salatko – **Images:** Christophe Beaucarne – **Mont.:** Monica Coleman – **Mus.:** Django Reinhardt, Warren Ellis – **Int.:** Reda Kateb (Django Reinhardt), Cécile de France (Louise de Klerk), Beata Palya (Naguine), Bimbam (Négros). – **Prod.:** Olivier Delbosq et Marc Missonnier (Pathé). – **Dist.:** MK2 | Mile End.